

La Présidente, Alice Fulconis, ouvre la séance, en remerciant le public particulièrement nombreux, d'être venu malgré le mauvais temps. Elle se félicite de cette soirée qui va permettre -fait assez rare- d'avoir *"la maman qui interviewe sa fille, laquelle vient d'écrire un livre"*. Elle ajoute qu'elle a beaucoup aimé *CONFLIT DE VOISINAGE*, le livre dont il sera question. Elle se réjouit également du fait que la soirée continuera avec l'intervention de notre consœur Jocelyne Ducellier, Pédiatre, Homéopathe uniciste, Ancienne attachée en premier à l'Hôpital Saint Vincent de Paul, qui présentera : *L'HOMÉOPATHIE EN PLEINE ÉVOLUTION, SON HISTOIRE, SON AVENIR*".

CONFLIT DE VOISINAGE

INTERVIEW ENTRE

JEANINE SMOLEC-RIVAIS

ET RAFAËLE RIVAIS, journaliste

Jeanine Smolec-Rivais : Rafaële, tu es journaliste au "Monde". Peux-tu nous dire en quoi consiste ton travail ?

Rafaële Rivais : Je veux d'abord remercier Madame Fulconis de m'avoir invitée à vous présenter "Conflit de voisinage" qui est un premier roman.

Je travaille en effet au "Monde" depuis quelques vingt-cinq ans. Depuis 2013, j'anime un blog "<http://sosconso.blog.lemonde.fr/>", qui traite, comme son nom l'indique, de consommation. Par ailleurs, dans "le Monde" daté vendredi -celui du "Monde" des livres !- je reprends, en chronique, l'un des thèmes évoqués dans le blog. Si vous avez le moindre souci avec votre opérateur, n'hésitez pas à me contacter !

J.S-R. : Peux-tu développer plus longuement les sujets que tu traites ?

R.R. : Les sujets que je traite sont très variés :

les compagnies d'aviation font-elles de l'IP tracking, pour augmenter le prix de vos billets d'avion ? Les fabricants de machines à laver programment-ils la panne ? Les gens sous tutelle sont-ils infantilisés ? Comment trouver l'assurance d'un avocat qui a négligé votre dossier ? Comment vous faire rembourser par votre banque après du phishing ?...

J.S-R. : Ton livre, "Conflit de voisinage", se situe au moment où tu quittes la Belgique pour revenir en France. Dans quelles circonstances es-tu partie et revenue ?

R.R. : Je suis partie en Belgique en 2000, pour m'occuper, avec quelques collègues, des affaires européennes -Commission, Parlement, Cour de Luxembourg, mais aussi Conseil de l'Europe et Cour européenne des Droits de l'Homme-. En 2009, chacun sait que "Le Monde" a eu des difficultés et réduit la voilure. Pour ma part, j'avais fait mon temps là-bas. Je suis donc revenue à Paris, avec deux jumelles

alors âgées d'un an, que j'élève seule. "Le Monde" m'a autorisée à bénéficier du 1% patronal auquel il cotise, afin que je dispose d'un logement social. Hélas, il y a très peu d'appartements, et il ne faut donc pas faire la difficile. Après en avoir refusé un le long du périphérique, et un autre au-dessus d'un coiffeur à Strasbourg-Saint-Denis, il m'a fallu accepter celui où je vis actuellement.



J.S-R. : Pourquoi "fallu accepter" ?

R.R. : Parce que je ne l'aime pas : il est enterré - les fenêtres sont à hauteur d'épaule-, et manque de lumière. A l'époque, les fenêtres donnaient sur le toit-terrasse d'une cuisine. Celui-ci était jonché de détritres et surtout hérissé de bouches d'aération illégales, qui exhalaient des odeurs de graillon à longueur de journée.

J.S-R. : Dans le livre, tu racontes que tu vas faire contre mauvaise fortune bon cœur... ce

qui sera à l'origine de tes ennuis ?

R.R. : En effet, je décide d'embellir ce paysage sinistre : je nettoie la terrasse, j'y mets un bout de pelouse, ainsi que des plantes...

J.S-R. : Ce qui déclenche la jalousie de ta voisine !

R.R. : En effet ...

J.S-R. : Une jalousie malade, qui va la conduire à te passer à tabac. Est-ce que cet épisode est autobiographique ?

R.R. : Absolument. La morsure, les cheveux arrachés, les traces de coups figurent dans deux certificats médicaux dont l'un d'un médecin assermenté à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Le reste aussi est vrai : inertie des flics, de la justice, du bailleur.

J.S-R. : J'aimerais lire le début du livre, qui campe l'héroïne, Audrey Nichelong : *"Audrey Nichelong aurait dû profiter de son jour chômé pour faire le ménage de l'appartement : la crasse noircissait le carrelage de la salle de bains, la poussière faisait des moutons, et, surtout, son clic-clac sentait l'urine, car le chat noir avait pissé dedans. Elle préféra refermer le canapé, s'y avachir et allumer un pétard. Elle aspira la fumée en fermant les yeux et la rejeta dans un grand soupir. Aussitôt s'envolèrent les soucis -le chèque sans provision, les frais qui engraisaient le banquier, les fugues de Kevin. Une deuxième taffe chassa les cauchemars de la nuit -cris de jouissance des gorettes dans la cave, flamme de l'incendie qui la dévoraient. Elle tira encore sur le joint, et se sentit délivrée, insouciant"*...

Je précise qu'il y a beaucoup d'humour, dans ton livre, qui se lit comme un thriller. Le personnage d'Audrey Nichelong n'est jamais caricatural : on ne sait si on doit la mépriser ou en avoir pitié. Comment as-tu réussi à faire ce portrait en finesse d'une personne qui, par ailleurs, t'a tabassée, a giflé une de tes fillettes, réveillée la nuit, et qui continue à t'inspirer de la peur ?

R.R. : Pour l'expliquer, il me faut revenir à la genèse du livre : un jour, j'ai fait part de mon passage à tabac à un ami éditeur, qui m'a conseillé de l'écrire. J'ai raconté mes aventures à la première personne, ce qui donnait quelque chose de très ennuyeux et misérabiliste. Raphaëlle Bacqué, une "star" du "Monde" qui, elle, s'y connaît en best-sellers, puisque tous ses livres -le dernier sur DSK- connaissent un très grand succès, a eu la gentillesse de lire mon manuscrit. Elle m'a charitablement expliqué que ça n'allait pas du tout, et conseillé d'en faire une fiction : "*L'héroïne, ce ne doit pas être toi, mais ta voisine !*", m'a-t-elle expliqué. "*-Ma voisine ? Mais je sais très peu de choses d'elle ? -Invente !*", m'a dit Raphaëlle. J'étais désarmée : la fiction, c'est l'interdit absolu pour une journaliste. Néanmoins, j'ai tenté l'expérience, en essayant de me mettre dans la tête de la voisine. C'est ainsi que j'ai découvert sa misanthropie, sa jalousie -ou son envie-, sa solitude, son besoin de reconnaissance.

J.S-R. : Certains ne risquent-ils pas de dire que tu t'es vengée ?

R.R. : Pourquoi pas ? Certains personnages, comme la voisine, passent à l'acte et donnent des coups. D'autres, comme moi, subliment. Si la sublimation à travers un roman, plutôt qu'un passage à l'acte, est une vengeance, alors oui, je me venge, et beaucoup d'auteurs sont dans mon cas, à commencer par Hervé Bazin lorsqu'il décrit Folcoche dans "Vipère au poing". Si le fait de transformer des faits négatifs en quelque chose d'amusant et de positif relève du règlement de compte, alors oui, je règle mes comptes !

Pour ma part, j'ai fait ce que les psys appellent une "identification à l'agresseur" : on sort de la position passive de victime pour reprendre la maîtrise de la situation, sur le plan fantasmatique.

J.S-R. : La folie d'Audrey Nichelong est exploitée par un président des locataires d'extrême-gauche, et tu compares à cette occasion la France et la Belgique...

R.R. : Effectivement, la Belgique, divisée entre Francophones et Néerlandophones, est un pays de compromis, où les conflits finissent par se régler dans le dialogue. Quand je suis revenue en France, j'ai eu le sentiment de me retrouver au Pays de la lutte des classes. C'est ce que je développe dans le chapitre intitulé "AG", où Darbois, le "*défenseur des opprimés*", refuse de négocier un rabais pour les locataires qui auront un mur à six mètres de leurs fenêtres.

J.S-R. : Pourquoi as-tu introduit le personnage d'Aline Mercier, cette vieille dame folle qui meurt de peur après avoir vu un fantôme d'Halloween ?

R.R. : J'ai trouvé qu'elle s'insérait parfaitement dans l'histoire de cet immeuble de fous. Elle m'a été inspirée par ma vie professionnelle, et notamment l'époque où je suivais le Corps préfectoral pour "le Monde". Un homme avait demandé une dérogation pour fouiller dans les archives 1939-45, et le préfet de son département la lui avait refusée, de peur qu'il n'aille dénoncer d'anciennes prostituées, encore vivantes. L'homme était venu se plaindre auprès de moi : il voulait que je fasse un article dénonçant le refus d'ouverture des archives, le manque de transparence, etc. Je ne l'avais pas souhaité, par pitié pour ces femmes, si bien qu'il avait écrit à toute ma hiérarchie pour protester... J'avais eu le soutien de mes chefs, mais cette histoire m'avait marquée, et j'ai voulu la reprendre. En l'écrivant, j'ai aussi repensé au film "Répulsion", de Polanski, où Catherine Deneuve voyait les murs l'étouffer.

J.S-R. :Le personnage de Hakim est-il réel ?

R.R. : Non. J'ai inventé l'histoire de Hakim, parce que je voulais un happy-end. Je ne vou-

lais pas désespérer les gens avec la véritable histoire -un avocat qui se trompe de tribunal, qui oublie d'envoyer des assignations, ce qui fait que ma requête est rejetée pour vice de forme, et que je dois payer des milliers d'euros à mon adversaire-...

J.S-R. : A la fin du livre, tu expliques que tu tiens le destin de ta voisine entre tes mains et que cela ne te plaît pas. *"Elle avait toujours placé la liberté de l'homme au-dessus de tout. Même quand Nichelong l'avait agressée, elle s'était contentée de se mettre à l'abri avec ses filles, sans riposter. Non qu'elle manquât de force physique. Mais parce qu'elle ne concevait pas de toucher à l'intégrité d'autrui"*. "Est-ce que cela correspond à ce que tu penses ?

R.R. : Oui, et je regrette que la police soit si défaillante que certains citoyens aient besoin de se défendre eux-mêmes. Pour ma part, je ne me déplace plus dans mon immeuble sans ma bombe lacrymogène.

J.S-R. : Une question qui intéresse beaucoup de gens : comment es-tu parvenue à te faire éditer ?

R.R. : Je n'ai pas couché ! (Rires) En lisant "Libération", j'ai découvert l'existence de l'éditeur Max Milo, spécialisé dans les faits de société. Je suis allée voir son site qui m'a agréablement surprise : à la différence de tous les autres, qui vous découragent d'envoyer un manuscrit, car ils en sont submergés, il proposait d'expédier un premier chapitre par courrier électronique. C'est ce que j'ai fait, avec une lettre d'accompagnement n'indiquant pas ma profession, et précisant que je n'avais jamais écrit de livres. Dans la nuit, j'ai reçu un mail qui me réclamait la suite.

J'étais aux anges. Une dizaine de jours après, Jean-Charles Gérard, le PDG de Max Milo,

m'a proposé un rendez-vous. Il était d'accord pour publier le manuscrit, à condition que je le retravaille. La débutante que je suis a évidemment accepté. Le romancier Luis de Miranda, directeur éditorial, était censé m'aider. Moi, comme une bonne petite écolière, je pensais que nous nous rencontrerions, et réécrivions le texte ligne à ligne. En fait, je n'ai jamais vu le coach, qui se trouvait en Suède. Il m'a envoyé un mail dans lequel il m'a juste ordonné *"plus de folie, plus de délire"*. Il a bien fallu que je me débrouille. (Rires)

J.S-R. : La suite a été moins drôle, je crois...

R.R. : J'ai rendu le manuscrit fin mars. Il a ensuite longuement été relu et modifié par une assistante éditoriale. Le résultat, reçu le 10 avril, ne me plaisait pas. Elle avait par exemple enlevé tous les passages politiques, au motif que cela "daterait" le roman. Je ne suis pas d'accord : quand Balzac écrit "le Père Goriot", il évoque le contexte de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. J'ai dû batailler pour ne garder que 25% environ des modifications.

Bref, le livre est sorti le 20 juin, ce qui est considéré comme un suicide éditorial : il n'y a plus de pages littéraires dans les journaux. Quant aux chroniqueurs radio ou télé, ils ont déjà enregistré leurs émissions d'été. Et pas question de parler de ce livre en septembre... Le livre n'a donc pas eu de presse, ce qui l'a condamné à l'échec commercial.

J.S-R. : Et nous en sommes désolés, car nous l'avons adoré !

Entretien réalisé le 20 novembre 2013.
"CONFLIT DE VOISINAGE" de Rafaèle RIVAIS. Editions Max Milo. 188 pages. 16 €.